

Une église manichéenne en Espagne

Monsieur Ludovic Grondijs

Citer ce document / Cite this document :

Grondijs Ludovic. Une église manichéenne en Espagne. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 96^e année, N. 3, 1952. pp. 490-497;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.1952.9995>

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1952_num_96_3_9995

Fichier pdf généré le 04/10/2018

L'Académie, sur la proposition de la Commission de l'École française d'Extrême-Orient, accepte la candidature de M. Lucien Bernot comme membre temporaire de 6^e classe. Cette candidature sera présentée à la iv^e session du Conseil d'administration de cette école en 1953.

Le professeur L. H. Grondijs, de l'Université d'Utrecht, entretient l'Académie d'un monument manichéen en Espagne.

COMMUNICATION

UNE ÉGLISE MANICHÉENNE EN ESPAGNE,
PAR M. LUDOVIC GRONDIJS,
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'UTRECHT.

Une petite église sommairement restaurée, au village Quintanilla de las Vinas, non loin de Burgos, située dans le champ de ruines de l'ancienne *Lara*, a posé dès sa découverte en 1927 des problèmes qui, selon le savant auteur de la monumentale *Historia del Arte Hispanico*, le marquis de Lozoya, n'ont pas pu trouver une solution jusqu'à ce jour. Cependant, à l'exemple de M. Kingsley Porter — qui n'a fourni aucune preuve à l'appui — les histoires d'art espagnoles continuent à attribuer cet édifice au x^e siècle.

L'architecture du bâtiment ne permet pas d'en fixer la date. Les murs qui en restent sont construits de grosses pierres de taille, de texture compacte, transportées de loin, et entassées très soigneusement selon le mode suivi par la population hispano-romaine.

La répartition des espaces intérieurs de l'église nous permet de la situer dans la période visigothique. Les documents écrits nous manquent. Il ne nous reste pour notre investigation que les décorations en relief sur les parois intérieures et extérieures, dont notamment celles sculptées en haut-relief sur l'arc sacré permettent de proposer une solution.

Les chapiteaux de l'arc donnant accès à l'autel nous montrent chacun un nimbe composé de deux cerceaux jumelés reliés par cinq triples ligatures, et chaque fois porté par deux anges volants. Le nimbe à gauche contient un buste masculin dont la tête est entourée de rayons solaires, avec l'inscription SOL. L'autre nimbe entoure également un buste masculin, dont la tête est surmontée d'un croissant, avec l'inscription LVNA.

On s'est évidemment étonné de ce que la fondatrice, une dame Flammola [inscription : OC EXIGVVM EXIGVA FLAMMOLA OFERO DONVM D(omino)] ait choisi cet endroit si important pour l'iconographie du sacrement de l'autel, afin d'y apposer des images apparemment si peu en rapport avec le Christ, la Trinité ou les saints.



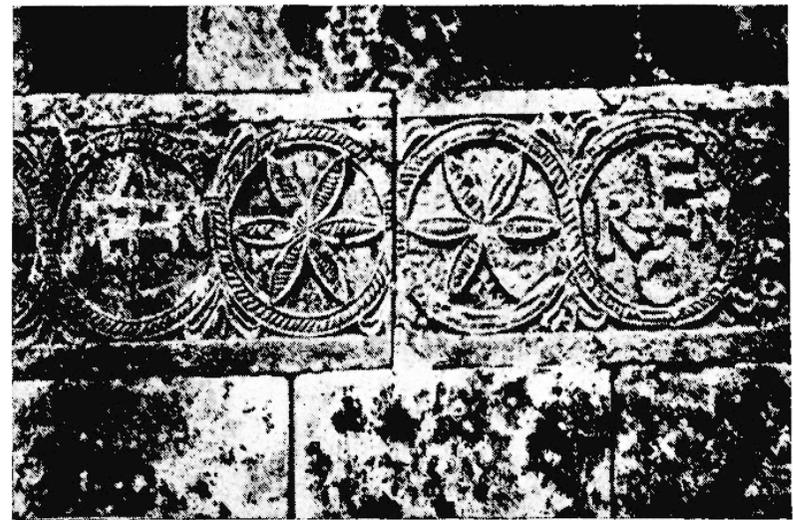
Chapiteau avec Lunus-Sophia (inscr. LVNA).



Chapiteau avec Sol-Dynamis.



Débris d'archivoltes de l'église de Zwartnotz,
près Whagarchapat.



Frise sculptée sur une paroi extérieure,
avec monogrammes (Δ au lieu de D)
apposés aux extrémités de deux croix.

M. de Orueto a proposé la solution suivante, et nous en sommes toujours restés là au moment actuel : « On voit le soleil et la lune dans des Mss. ou aux deux côtés du crucifix, mais jamais portés par des anges... Les deux corps célestes pourraient plutôt indiquer la survivance d'une superstition régionale ou un culte indigène, qui dans cette partie de l'Espagne, autour de *Lara*, a continué à vivre à côté du christianisme nouvellement importé... Comme on le voit, la décoration plastique de Quintanilla de las Vinas tient une grande place dans notre civilisation et peut-être dans celle de la culture européenne, et pour grossiers et originaux qu'ils soient, ces reliefs pourraient éclairer plusieurs problèmes jusqu'ici insolubles. Ils serviront comme un centre autour duquel d'autres œuvres seront chacune à son tour groupées, et qui marqueront les caractères d'un art bien à nous, dont les origines sont très éloignées, et qui a subi les influences les plus variées, tantôt progressant, tantôt régressant, jusqu'à l'invasion du Romanisme en Espagne, mais sans en mourir, et introduisant ses éléments dans l'art vainqueur, et en devenant un art plus espagnol encore, qui s'introduit dans l'art étranger pour contribuer à la formation du Romanisme européen, et ensuite se perd lentement à travers le Moyen Age ».

Mais à l'appui de cette imposante idée et pour l'exécution de cet ambitieux programme, M. de Orueto n'a jamais donné un commencement de preuve. Sa thèse est restée purement gratuite et nous reprendrons l'investigation où le savant espagnol l'a abandonnée.

I. *L'édifice a été une chapelle manichéenne.*

C'est probablement pour la première fois en Espagne qu'ici des figures humaines ont été représentées dans un médaillon porté non pas par des génies, mais par des anges. Le thème iconographique était fréquent dans le Proche-Orient, où l'artiste chrétien l'a assez tôt emprunté aux diptyques et sarcophages païens. Je ne cite que la colonne d'Arcadius, dont le socle reproduit sur trois côtés porté par deux anges volants le symbole (croix et chrisme) du Christ, dieu des armées, protecteur de l'empire.

A Quintanilla de las Vinas se trouvent quatre images d'un buste humain porté par des anges. Deux d'entre elles figurent très probablement le Christ (portant la croix) et la Vierge. Les deux autres, le soleil et la lune, dominant l'entrée de l'abside, et se rapportent probablement à une conception exceptionnelle du Verbe incarné.

La représentation de la lune sous une forme humaine de sexe masculin fait présumer une origine orientale, et en particulier — comme Lunus — iranienne. Sur les *Mithraea* le soleil et la lune sont du même sexe. Certains nous montrent une lune barbue. Soleil

et lune accouplés comme des divinités masculines dans un milieu chrétien trahissent une imagination manichéenne.

Dans tous les systèmes d'inspiration manichéenne les deux corps célestes apparaissent accouplés, comme deux barques ou deux palais, habités par le Troisième Messager, le Premier Homme ou par le Christ. Les doctrines manichéennes à Carthage les font entrer dans une astrologie adaptée à une pensée néoplatonicienne qui, à son tour, est apparentée à des notions stoïciennes. Saint Augustin manichéen avait vénéré le Christ comme un dieu-lumière, extension de la lumière divine. Les manichéens de Numidie confessaient, comme tous les manichéens dans l'empire byzantin se conformant au fameux décret de Théodose, une Trinité, où, chez ceux de Carthage, la deuxième Personne était la lumière accessible et visible dans le ciel, comme Dynamis dans le soleil, et en même temps comme Sophia dans la lune. Le sexe masculin de la lune iranienne a dû singulièrement favoriser l'adoption de cette exégèse.

Les doctrines manichéenne et gnostique ont pu facilement s'introduire et longtemps survivre en Espagne, où les populations n'ont pas été converties par Rome, mais par Carthage. Les saints les plus vénérés en Espagne ont été des évêques carthaginois, saint Cyprien et saint Augustin en tête, dont les fêtes ecclésiastiques sont bien autrement solennelles que celles des papes, fussent-ils inscrits au Martyrologe romain. C'est en accompagnant la propagande quelque peu dérégulée du christianisme en Espagne que de nombreux systèmes gnostiques ont pu y entrer, comme les hérésies du groupe bogomile sont dès les débuts de la prédication chrétienne entrées dans les pays slaves.

C'est justement la région où s'élève notre petite chapelle qui, par une ancienne invasion de religions orientales, était préparée à recevoir l'évangile manichéen. Un abondant foisonnement de trouvailles en témoigne : de très nombreuses stèles funéraires, inscriptions et bas-reliefs mentionnent et représentent des rites mithraïques et égyptiens. Des anneaux, des pierres, des bronzes gnostiques, des candélabres astraux prouvent la persistance de croyances orientales.

Le manichéisme espagnol a été fréquemment condamné par les conciles tolétains sous sa forme priscillienne. La teneur exacte des doctrines ésotériques de l'hérésiarque ne nous a pas été révélée, comme de raison (*Jura, perjura, secreta prodere noli*). Mais des accusations tenaces maintiennent à travers les siècles son culte des deux corps célestes. Les protestations d'orthodoxie de Priscillien et de ses adeptes ne sauraient nous convaincre ; elles font partie de l'arsenal apologétique des sectes manichéennes ou apparentées au manichéisme.

Je reviendrai tout à l'heure à la date de la construction de notre chapelle, pour laquelle je propose le deuxième quart du VII^e siècle. On a voulu nier qu'en Espagne d'importantes hérésies aient pu exister au grand jour après le VI^e siècle. Mais une floraison du priscillianisme au VII^e siècle — dont nous possédons d'ailleurs des preuves documentaires — ne saurait nullement nous surprendre.

L'extrême ignorance du clergé à cette époque explique suffisamment la persistance des hérésies les plus diverses et notamment de celles dont les adeptes avaient acquis cette remarquable virtuosité dans la dissimulation qui caractérisait les manichéens. Le ridicule langage dogmatique d'un fameux prélat comme Julien, archevêque de Tolède, donne une idée de ce que peut avoir été au VII^e siècle la théologie d'un curé de paroisse, ou même d'un évêque de province. La fameuse « conversion de la nation visigothique » en 589 se ramène, à y regarder de près, à celle du roi Récarède et de huit évêques, dont quatre de la région qui nous intéresse. De puissantes rébellions de la noblesse, restée fidèle à l'arianisme, leur religion raciale, n'ont cessé d'agiter le royaume et la monarchie jusqu'à leur chute au début du VIII^e siècle.

D'ailleurs les droits exorbitants de cette noblesse, qui en toutes circonstances avait le pas sur le clergé, autorisaient les collateurs des églises — dont la dame Flammola — à exercer un pouvoir illimité dans les paroisses où ils avaient le droit de nommer les prêtres.

Ce coin nord-ouest de la péninsule ibérique a déjà au IV^e siècle déversé ses erreurs manichéennes jusqu'en Aquitaine, et encore au XIII^e siècle Lucas de Tuy témoignerait au Sud des Pyrénées de leur existence, comme au Nord les chroniqueurs de leur expiation.

Et si l'on accepte la thèse de M^{sr} Duchesne, si âprement combattue par le Père Fita, selon laquelle le culte de Priscillien aurait, en s'affaiblissant, finalement abouti à celui de l'apôtre saint Jacques, dont plusieurs papes avaient énergiquement nié que, vivant ou mort, il fût jamais arrivé jusqu'en Asturie, on sera d'autant plus facilement convaincu de l'existence possible d'une hérésie manichéenne autour de *Lara*.

Le maintien d'un autel orthodoxe derrière cette abside étonnante est aisément explicable, si l'on tient compte du fait que, encore aujourd'hui, nous sommes obligés de produire de spécieux arguments pour prouver le caractère hérétique de ses décorations.

Tout ceci pourrait également expliquer pourquoi l'ordre de Mohammed II, émir de Cordoue, de détruire toutes les maisons du culte chrétien, n'a pas été exécuté en ce qui concerne Quintanilla de las Vinas. Tandis que les prêtres chrétiens n'y ont vu que du feu, les Maures, après un essai de destruction, — un coin du chapiteau à la Lune nimbée a été abattu — ont fini par épargner cet arc sur

lequel ils peuvent avoir reconnu des emblèmes orientaux complètement étrangers aux croyances ennemies.

II. *La chapelle date du VII^e siècle.*

Aucun des thèmes décoratifs figurant sur les frises des parois extérieures et sur l'arc absidal n'est apparenté à l'art visigothique ; on n'y trouve nulle part des éléments empruntés à l'art animalier des fibules et boucles germaniques, ni ceux nés dans la technique du « Kerbschnitt ».

Il y a parfaite similitude entre tous les éléments décoratifs de Quintanilla de las Vinas et ceux des églises d'Arménie du VII^e siècle. Nous énumérons :

On trouve dans les ruines de l'église de Zwartnotz exactement les mêmes grappes de raisins et de feuilles quintolobes, encloses dans les mêmes cercles entrelacés à triple bordure. Les églises arméniennes de Bana, Thalin, Mzchet, etc., nous montrent de semblables motifs décoratifs.

Les monogrammes placés aux extrémités de croix encerclés à Quintanilla sont identiques à ceux de Zwartnotz (ΝΑΡCΟΥ ΚΑΘΟΔΙΚΟΥ), mais là ils sont indéchiffrables. Les mêmes roses à cinq pétales, symboles du soleil sont les mêmes.

Les tuniques des anges, saints, corps célestes à Quintanilla ont été calquées sur celles des anges et saints à Mzchet et autre part en Arménie ; les étoffes ont été indiquées par plis parallèles cylindriques de l'épaisseur d'un doigt.

La grappe de raisins (ou la pomme de pin) pendant d'une branche portant de gras *trifolia*, est également d'origine orientale. On les trouve identiques sur une stèle funéraire d'un soldat thrace, trouvée dans la province du Rhin, et possédant d'ailleurs un caractère sacré, comme les *trifolia* abondamment répandus à travers toute l'étendue du continent asiatique comme des emblèmes de vie.

Il est probable que le thème même du buste humain enclos dans un médaillon porté par des anges volants, figure à Quintanilla pour la première fois en Espagne ; en ce cas sa présence y plaiderait également pour une origine arménienne. On le trouve fréquemment en Arménie (tympan de Ptghni — VI^e siècle ? —, de Mzchet, VII^e siècle, etc.). Il est évident qu'en Arménie, le Christ ou la croix, portés par des anges, ne peuvent avoir eu rien de commun avec la majesté impériale et ne pouvaient signifier que la présence du Christ, auquel les Arméniens attribuaient, comme aux *basileis*, les fonctions protectrices du dieu des armées.

On peut déduire une date approximative pour la construction de la chapelle de Quintanilla du fait que, dans un monogramme

sur le pourtour la lettre D a été remplacée par un Δ. Il est un fait avéré qu'en Espagne sur les stèles datées cet échange des deux lettres n'a plus eu lieu après le milieu du VII^e siècle.

L'église de Zwartnotz, dont les décorations présentent une similitude si frappante avec celles de Quintanilla, a été bâtie vers 650 par le Katholikos Narses III en l'honneur des milices célestes apparues en songe à saint Grégoire l'Illuminateur. Ses ruines se trouvent non loin de Whagarchapat.

Plusieurs auteurs ont été égarés par la forme de l'arc (outrepassé) de l'abside, qu'ils ont crue postérieure à l'entrée des Maures dans la péninsule. L'arc en fer à cheval n'a pas seulement été employé bien avant cette date en Mésopotamie, Perse, Arménie, etc., mais il figure déjà dès le II^e siècle en Espagne même, témoins les stèles funéraires du bassin du Douro.

III. *Les circonstances historiques.*

Comment expliquer les influences arméniennes en Espagne au VII^e siècle ? De tous temps des Orientaux entrés dans l'empire visigothique y ont joué un rôle important dans les monastères, comme évêques dans l'Église, et souvent les conciles ont dû mettre en garde les fidèles contre les hérésies qu'ils y introduisaient. Des navires d'Orient remontaient fréquemment le cours des rivières, jusqu'à Merida, Sevilla, Zaragoza, dont la floraison intellectuelle du VII^e siècle est largement due à leur influence.

Strzygovski a souligné les relations qui auraient depuis Ulfilas existé entre l'Arménie et les Goths. Il a trouvé que, selon un chroniqueur arabe, un fils du dernier roi des Visigoths, Witiza, aurait porté le nom d'Ardabast. Il ne semble pas avoir remarqué qu'au moment de la chute de la monarchie visigothique une dynastie semi-arménienne avait gouverné l'Espagne pendant plus d'un demi-siècle.

Ce jeune Ardabast disparu dans la tourmente avait eu un trisaïeul du même nom, Arménien de haute naissance, qui, exilé par l'empereur de Byzance, s'était réfugié chez le roi Khindaswinthe (641-652) qui l'avait très honorablement reçu et lui avait accordé sa fille ou sa nièce Consobrina en mariage. Ervige, le fils de cet étranger de malheur, *praepediente malignitatis auctore*, en collaboration avec un juif converti, l'archevêque Julien, a renversé le roi légitime en le remplaçant sur le trône. La fille de ce demi-arménien, Cixilo, a épousé son successeur Egica, qui n'a pas pu arrêter la chute inévitable de la monarchie.

Que le gentilhomme arménien se soit réfugié chez le roi des Visigoths, rien de plus naturel : les victoires du roi Svinthila sur les

armées byzantines n'avaient en rien diminué les prétentions des *basileis* à l'égard de la péninsule ibérique et la tension entre Constantinople et Tolède n'a jamais faibli.

On pourrait supposer que l'exil d'Ardabast se rattache à l'exode de nombreux Arméniens de toutes classes, fidèles à leur religion et aux traditions patriotiques, quand l'empereur Constant, appelé par le Katholikos Narses, s'est établi à Erzeroum et a chassé des commandements de l'armée tous les Arméniens hostiles à l'envahisseur byzantin.

IV. *Conclusions.*

M. Camille Enlart a nié qu'il fût possible de prouver pour une seule église en Espagne qu'elle datât de l'époque visigothique. Il me semble que les arguments que nous apportons et les hypothèses que nous émettons plaident en faveur de notre thèse que la chapelle de Quintanilla de las Vinas date du (milieu du) VII^e siècle.

Si l'on accepte notre conclusion, celle-ci comporte en même temps l'attribution à la même époque des églises San Pedro de Nave (pour laquelle M. Gomez Moreno avait proposé le VII^e siècle ou le début du VIII^e sans pouvoir, faute d'arguments, convaincre ses collègues), San Juan de Banos (où une inscription — mais qui peut provenir d'ailleurs — assigne l'année 1661 comme date de construction) et d'autres édifices.

On ne connaissait jusqu'ici en Europe comme monument de la secte persécutée qu'une stèle funéraire qui commémore une femme manichéenne sur la côte dalmate. Nous proposons qu'on lui ajoute la petite chapelle de Quintanilla de las Vinas.

APPENDICE

RAPPORT SUR L'ACTIVITÉ DE L'ÉCOLE ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
DE JÉRUSALEM PENDANT L'ANNÉE 1951-1952,
PAR M. ÉDOUARD DHORME, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ;
LU DANS LA SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1952.

Le 1^{er} juillet 1952, le R. P. de Vaux, directeur, nous a adressé son rapport annuel que nous sommes heureux d'analyser pour en faire ressortir tout l'intérêt.

On se souvient du terrible accident qui, le 27 décembre 1951, a coûté la vie au R. P. Savignac, dont le dévouement à l'École, où il était professeur d'araméen, de syriaque, d'épigraphie sémitique, ne s'était pas démenti pendant un demi-siècle. Le Père Grollenberg, de Hollande, a été rappelé dans sa province après un an seulement